

**L'alliance de la brebis**

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : L'alliance de la brebis / Gabrielle Lavallée

Nom : Lavallée, Gabrielle, 1949- , auteure

Description : Réédition

Identifiants : Canadiana 20230058043 | ISBN 9782898042010

Vedettes-matière : RVM: Lavallée, Gabrielle, 1949-

RVM: Thériault, Roch | RVM: Secte de Moïse

RVM: Communes (Contre-culture) – Québec (Province) – Gaspésie

RVM: Communes (Contre-culture) – Ontario – Burnt River

RVM: Ex-membres d'une secte – Québec (Province) – Biographies

RVM: Ex-membres d'une secte – Ontario – Biographies

Classification : LCC BP610.T442 L39 2023 | CDD 307.77/4092–dc23

© Les éditions JCL, 1993, 2009, 2023

Image de la couverture : Stephen Mulcahey / Trevillion Images

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

*Distribution au Canada et aux États-Unis*

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

*Distribution en France et autres pays européens*

DNM

librairieduquebec.fr

*Distribution en Suisse*

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

GABRIELLE LAVALLÉE

# L'alliance de la brebis

*Rescapée de la secte de Moïse*

LES ÉDITIONS JCL 



## **AVERTISSEMENT**

Ce livre est autobiographique. Cependant, par souci de discrétion, la plupart des noms mentionnés, ainsi que certains détails, qui auraient permis l'identification des personnes concernées, ont été changés.



À Éléazar  
À ma fille  
À Solange Boilard  
À toutes les âmes manipulées sur cette terre  
À mon seul Maître, Dieu

« Si quelqu'un vous dit alors :  
"Vois, ici le Messie ! Vois, là",  
n'adhérez pas.

Oui, de faux messies, de faux inspirés se réveilleront.  
Ils feront signes et prodiges, pour égarer,  
si possible, même les élus.

Mais vous-mêmes, prenez garde !  
Voici : je vous ai tout dit d'avance. »

ÉVANGILE SELON MARC, 13, 21-23





## PRÉFACE

Alors que j'entame l'écriture de la préface de la troisième édition de cet ouvrage, les autorités du Kenya continuent de découvrir et d'exhumer les nombreux corps des disciples du pasteur Paul Nthenge Mackenzie. Les premiers rapports indiquent que les victimes se seraient laissés mourir de faim, croyant que cela précipiterait leur rencontre avec Jésus.

Lorsque le livre de Gabrielle Lavallée parut pour la première fois il y a trente ans, il constituait l'une des premières publications québécoises relatant la vie dans une secte. L'exposé de l'auteure documentait les horreurs qu'elle avait vécues au sein du groupe dirigé par Roch Thériault, un leader extrêmement abusif et autoritaire ayant causé des ravages sans nom à ses membres.

À cette époque, les expériences décrites par Gabrielle Lavallée étaient perçues comme extrêmes et rares. Tristement, bien d'autres tragédies ont eu lieu depuis, telles que les attaques au gaz sarin perpétrées par Aum Shinrikyo dans le métro de Tokyo, les circonstances infernales ayant entraîné la mort de plusieurs adeptes de la Branch Davidians à Waco, au Texas, ou encore les drames liés à l'Ordre du Temple solaire, dont certains se sont déroulés ici, au Québec.

Depuis la pandémie, la polarisation sociale s'est sensiblement accrue, notamment en raison d'une crise de confiance généralisée envers les institutions traditionnelles : politiques, religieuses, économiques et médicales. L'omniprésence et les fonctionnalités du Web ont aussi engendré une hausse spectaculaire de la disparité des idées et des croyances. Et quand ils sont confrontés à des questions complexes, les individus ont tendance à être séduits par des réponses simples. Le recrutement

en provenance de groupes en tout genre, souvent effectué en ligne, peut donc occasionner beaucoup de souffrance chez certaines familles, dont les proches adhèrent à des systèmes de croyances qui influencent leurs comportements.

Une simple recherche sur Internet au sujet des sectes donne aujourd'hui accès à d'innombrables témoignages, à des articles, livres, entrevues et documentaires concernant les mouvements sectaires et leurs impacts sur les personnes, les familles et les sociétés. Le récit poignant de Gabrielle Lavallée se distingue cependant par la richesse de ses enseignements. Particulièrement en ce qui a trait au déséquilibre de pouvoir, qui est souvent à la source des abus à l'intérieur d'un groupe, d'un environnement donné, comme l'illustre cette citation de Lord Acton : « Le pouvoir tend à corrompre, le pouvoir absolu corrompt absolument. »

MICHAEL KROPVELD

Directeur général et fondateur d'Info-Secte

# 1

Des années et des années à m'échouer contre les récifs d'une existence mouvementée, aussi bien en Europe qu'aux États-Unis ou en Amérique latine. Tout cela, en ce mois de juillet 1977, pour me conduire ici, à Keswick en Ontario, au camp d'été des Adventistes du septième jour dont le dogme semble répondre à mes aspirations spirituelles.

Par curiosité, je m'éternise dans le hall de réception, afin de voir arriver la délégation du Québec. Il y a longtemps que je n'ai rencontré des compatriotes.

Il s'avance. Ils sont quatre, mais je ne vois que lui. Un peu voûté, mais plein de prestance, dans la trentaine, il porte une courte barbe brune. Je le détaille jusqu'à ce que je croise ses prunelles d'un bleu qui me rappelle celui du ciel. Incapable de supporter son regard, je baisse les yeux.

Comment faire pour le rencontrer ?

\* \* \*

Déjà une journée de passée. Faisant la queue à la cafétéria, je le vois poser son plateau sur une table. J'espère avoir la chance de m'installer en face de lui. Mon plateau à bout de bras, je m'avance. La place est libre mais au dernier moment je n'ose m'y installer. Au lieu de ça, je m'assieds face à lui, mais une table plus loin, comme par hasard. Il m'adresse un signe de reconnaissance. Mon cœur bat. Il faut que je lui parle, je me décide :

- Tu viens du Québec, n'est-ce pas ?
- Effectivement. Toi ?
- J'y suis née, mais je roule ma bosse depuis un bout de temps...
- On dit que les voyages forment la jeunesse.

— Je ne sais pas...

— J'ai l'impression qu'on aurait des choses à se dire, aimerais-tu qu'on se rencontre tous les deux?

Il rayonne de bienveillance et n'aurait pu me faire une meilleure proposition. J'acquiesce avec empressement.

— Que dirais-tu de demain soir? me propose-t-il. D'ici là, avec toutes ces conférences, j'ai peur de ne pas avoir le temps.

— D'accord pour demain soir.

\* \* \*

Il m'attend comme prévu près du bâtiment des visiteurs. Nous nous serrons longuement la main. Une formidable énergie irradie de la sienne. Sur le coup, comme si je venais de me brûler, j'essaie de retirer la mienne, mais rien à faire; ma main reste attachée à la sienne par une force mystérieuse.

— Moi, c'est Roch, se présente-t-il.

— Et moi, Gabrielle.

— Comme l'ange! Eh bien bonjour, Gabrielle, ou plutôt bonsoir.

Tranquillement nous avançons le long d'un sentier qui mène à un monticule où nous nous asseyons. Les étoiles clignent dans la nuit et une légère brise joue dans mes cheveux. Je me sens bien. Il semble plein d'attention à mon égard.

— Comme ça, hier, tu me disais que tu avais beaucoup roulé ta bosse?

— Pas mal...

— Tu ne veux pas me raconter?

— Il y a tellement à dire... Et toi?

— Moi, oh je crois que c'est très banal. Je suis resté au Québec, j'ai été marié, j'ai deux garçons et me voici séparé. Ajoute à ça la maladie et tu as les grandes lignes de mon existence.

— Peut-être que je veux en savoir plus que les grandes lignes... Tu me dis que tu as été malade, tu peux m'en parler, j'ai été infirmière.

— Infirmière! tiens, et où as-tu suivi ton cours?

— À Chicoutimi, je suis native de La Baie.

— Moi aussi je suis du Saguenay! de Rivière-du-Moulin.

— Et tu restes encore là-bas?

— Non, il y a longtemps que j'en suis parti. J'étais encore tout jeune lorsqu'on a déménagé en Abitibi. Puis, plus tard, je suis allé à Montréal où j'ai travaillé au Service des incendies, puis à Thetford Mines où j'ai eu une *shop* d'ébénisterie et où j'étais conseiller municipal.

— C'est ta maladie qui t'a fait changer de métier? Qu'est-ce que tu avais?

— Quand j'étais jeune, j'ai reçu le sabot d'un cheval dans le ventre. Depuis ce jour-là, j'ai toujours eu des maux de ventre; enfin, jusqu'à ce que je subisse une vagotomie. Tu sais ce que c'est?

— Bien sûr! Le sectionnement du nerf pneumogastrique.

— Je vois que tu connais ton affaire. Ensuite j'ai subi un Billroth II...

— Ça, c'est le sectionnement de l'estomac et du duodénum.

— Bravo! Dans quel hôpital as-tu travaillé?

— D'abord à Chicoutimi, aux Urgences. Ensuite en France...

— En France! Tu as travaillé en France, pourquoi là-bas?

— C'est là que commence la longue histoire, mais, pour te résumer en quelques mots, disons que j'avais fait application là-bas car je devais me marier avec un garçon qui était vice-consul à Madrid...

— Madrid, c'est en Espagne, non?

— Oui, je sais, mais j'avais fait application en France de crainte que ça ne marche pas avec mon gars. Je ne voulais pas revenir dans la parenté, la queue entre les deux jambes, je voulais prouver que j'étais capable de vivre par moi-même.

— Si je comprends bien, tu ne t'es pas mariée avec lui?

— Non, pas du tout; le lendemain de mon arrivée à Madrid, je l'ai quitté après qu'il m'ait prévenue que lorsque nous serions mariés, il ne fallait pas que je m' imagine qu'il puisse être fidèle lorsqu'il partirait seul dans des tournées d'ambassades.

— Bref, il te proposait un mariage... disons moderne?

— Moi, ce modernisme-là...

— Et tu es allée travailler en France?

— Oui, à l'Hôpital américain de Neuilly-sur-Seine.

— Et c'était comment en France?

— Comme ailleurs, on y distribue des tonnes de médicaments chimiques qui font souvent plus de dégâts que de bien. Du reste, c'est pour ça que j'ai donné ma démission; je ne pouvais plus me résoudre à distribuer ces cochonneries-là tous les jours.

— Tu m'as l'air d'être très idéaliste.

— J'ai horreur de devoir faire le contraire de ce que je pense. Il me semble que c'est renier tout ce pourquoi on est là.

— Je suis tout à fait d'accord avec toi.

— Remarque bien que ça ne veut pas dire que j'ai toujours été une sainte, loin de là...

— Personne n'est parfait...

— Moi particulièrement...

— Tu peux me raconter si tu veux, tu n'as pas à avoir de gêne avec moi. Je crois qu'on est faits pour se comprendre tous les deux.

Cela me tente de tout lui dire, mais j'ai peur. Peur que mes révélations ne le détournent de moi. Et puis il y a quelqu'un derrière qui me gêne. Qui est cet impoli qui reste comme ça derrière nous sans se manifester? Je vais lui dire ma façon de penser...

Je viens de me retourner, mais je ne vois personne. J'ai beau fouiller les ténèbres, je ne vois rien. Roch pose sa main sur la mienne.

— Ne cherche pas, me dit-il, c'est une créature céleste.

— Tu... toi aussi tu l'as... sentie derrière nous?

— Bien entendu.

— Mais qui est-ce?

— Je viens de te le dire, Gabrielle...

Je ne sais que répondre. Ça doit être une farce. Pour qui me prend-il? Je veux en avoir le cœur net.

— Allez! dis-je en riant, c'est un de tes amis, il doit se cacher quelque part...

Je m'interromps car le regard qu'il m'adresse est empreint d'une grande souffrance. Comme si je l'avais blessé. Je ne crois plus qu'il s'agisse d'une plaisanterie.

— Quel personnage céleste? dis-je.

— J'ignore lequel, mais je crois qu'il est venu approuver notre rencontre, Gabrielle. Je crois que tous les deux nous allons faire de grandes choses.

Pourquoi, contre toute raison, est-ce que je crois ce qu'il vient de me dire? Je frissonne, non de crainte, mais d'exaltation. Je dois pourtant dire à Roch qui je suis vraiment.

— Je ne vois pas ce que je pourrais faire de grand, mon passé ne me permet pas de l'imaginer...

— Tu as été malheureuse, n'est-ce pas?

— Disons que ça n'a pas été rose tous les jours. Tiens, pour te donner un exemple, le jour de ma naissance mes parents m'ont laissée à la garde de l'orphelinat.

— Ils ne voulaient pas de toi?

— Ce n'est pas la raison, nous étions déjà beaucoup à la maison. Maman a été enceinte dix-huit fois. Elle n'avait plus la force de s'occuper d'un nourrisson. C'est pourquoi je suis restée trois ans à l'orphelinat.

— On ne se rend compte de rien à cet âge-là...

— Détrompe-toi, je me revois encore enfermée dans le placard tout noir parce que je ne voulais pas avaler mon gruau. (Je désigne mon front.) Tu vois cette cicatrice, là, au-dessus de mon arcade sourcilière, c'est une des sœurs de l'orphelinat qui m'a donné un coup de bâton, soi-disant parce que je pleurais.

— Je crois que nous avons tous à traverser nos épreuves. Là-bas, dans le fond de l'Abitibi, j'ai vu mon petit frère de dix-huit mois mourir d'une pneumonie dans les bras de maman, ça fait mal aussi... On se pose beaucoup de questions sur le sens de la vie et de la mort. As-tu jamais perdu un de tes proches?

— Papa. Il est décédé lorsque j'avais cinq ans. Je crois aujourd'hui que son départ m'a beaucoup marquée. Tu sais, lorsqu'un enfant manque de calcium en bas âge, c'est durant toute sa vie que ses os en souffrent d'une façon ou d'une autre. C'est pareil pour l'affectivité...

Il me regarde et semble tout comprendre ce que je lui dis. Il s'intéresse à moi et je crois que, pour la première fois, mon corps en tant que tel n'a rien à voir dans l'intérêt qu'un homme porte à ma personne.

— Tu avais ta mère? me demande-t-il.

— À la maison, c'est papa qui faisait la popote et donnait son amour aux enfants. Je ne sais pas si tu pourras comprendre, mais quand j'étais petite, quand il était là, je m'imaginai parfois qu'un jour je dormirais serrée dans ses bras. Il était mon seul havre, et il est mort quand j'ai eu cinq ans, d'une pneumonie. Il y avait longtemps qu'il crachait le sang, mais ça ne l'empêchait pas de continuer son travail au terminal de la *Consolidated* à Port-Alfred. En plus de ça, comme je te l'ai dit, il s'occupait de presque tout à la maison. Et la nuit, comme si c'était pas assez, il distillait de l'alcool clandestin avec une grosse poche des environs. Inutile d'ajouter qu'il jugeait bon d'y goûter.

Roch hoche lentement la tête. Personne ne m'a jamais comprise comme lui le fait. Qui est-il? Je le lui demande de façon détournée.

— Est-ce que c'était aussi comme ça chez vous?

— Non, le père ne faisait pas la cuisine. De toute façon, on ne le voyait pas toujours. Il avait acheté une terre, mais comme c'est pas ça qui pouvait nourrir une famille, il devait aller travailler sur les chantiers dans le bois. Pendant ce temps-là, c'est moi et ma sœur aînée qui faisons les petits boulots autour de la maison, comme de corder le bois dans la *shed*, aller chercher l'eau au puits qui était à vingt mètres en arrière de la maison. C'est moi aussi qui vidangeais la cathérine derrière le clos des cochons. Tu vois le genre...

— Très bien, chez nous, moi aussi je cordais le bois et ramassais la cour...

— Tu ne m'as pas dit que chez vous vous étiez nombreux?

— Oui mais les plus vieux étaient partis, mes autres frères passaient par les maisons pour vendre des billets de loterie qu'imprimait ma mère — ça donnait droit à des saintes-vierges qu'elle achetait à Sainte-Anne-de-Beaupré —, mes sœurs, elles, s'occupaient des tâches ménagères; il ne restait que moi pour m'occuper des petits travaux autour de la maison. J'avais bien un frère cadet, mais il ne fichait rien. Physiquement il ressemblait à papa, et c'est peut-être pour ça qu'il est devenu le chouchou de maman. Il n'était même pas encore pubère



qu'il pouvait fumer et boire de la bière à sa guise. Pendant ce temps-là, moi je fauchais l'herbe sur le terrain ou je rentrais le bois de poêle.

Roch se met à rire doucement. Je m'en étonne, qu'ai-je dit de drôle ? Je le lui demande.

— Rien de drôle, répond-il, c'est juste que je viens de réaliser le besoin que l'on a de se confier l'un à l'autre. Tu ne ressens pas ce besoin de communier ?

— Oui... Oui...

— Je suis content de t'avoir rencontrée, Gabrielle.

— Moi aussi.

— Mais je t'ai interrompue, tu disais que tu rentrais le bois...

— Il n'y a pas grand-chose à ajouter, sinon que j'aurais préféré être à l'intérieur avec mes sœurs.

— Tu ne l'as jamais dit à ta mère ?

— Ma mère n'était pas une personne avec laquelle on pouvait communiquer facilement, c'était une personne prise dans le carcan étroit de la religion telle qu'elle se pratiquait autrefois. Et puis, pour des raisons que j'ignore, je crois qu'elle ne m'aimait pas beaucoup.

— C'est risqué de juger ses parents, peut-être était-elle ainsi parce que, inconsciemment, elle s'en voulait de ne pas t'avoir gardée quand tu étais bébé.

— J'avais jamais pensé à ça comme ça.

— C'est pourquoi il est dur de juger. Le plus souvent l'on ne voit que ce que l'on veut voir. On ne veut pas accorder aux autres l'indulgence que l'on s'accorde à soi-même.

Cet homme est bon et perspicace, ses paroles me le prouvent. Dois-je m'ouvrir davantage à lui ? Il me semble qu'il pourrait tout comprendre... Comment se fait-il que sa femme ait pu le quitter ?

— Excuse-moi de changer de sujet, mais tu disais que tu étais divorcé ?

— Je n'ai jamais été bon dans les affaires, mon commerce d'ébéniste engloutissait plus d'argent qu'il n'en faisait et je me sentais responsable de ma famille. Ça me torturait de penser que, par ma faute, ma femme et mes fils pourraient manquer de l'essentiel. Comme, de plus, ma maladie n'avait pas arrangé

nos relations, j'ai préféré la laisser refaire sa vie. Dans le fond, elle sera plus heureuse avec un homme plus... comment dire, plus terre à terre. Comme je te le disais, la disparition de mon frère m'a amené à réfléchir sur le sens de la vie et de la mort ; je suis plutôt mystique. Je ne me contente pas de l'à peu près, il me faut l'entier.

— Je suis comme ça aussi. J'ai toujours recherché l'absolu, et je dois admettre qu'en désespoir de l'atteindre j'ai parfois touché au pire.

— C'est de ce pire-là dont tu ne veux pas me parler ?

— Disons que c'est plutôt gênant.

— Même vis-à-vis de moi ?

— Avec quelqu'un d'autre, ça ne m'intéresserait pas du tout d'en parler, mais avec toi, ça me fait peur.

— Tu as peur que je te juge sévèrement ?

— Il y a un peu de ça.

Il me sourit mystérieusement. Je crois savoir que je peux lui faire confiance. Je m'apprête à lui parler mais il pose son doigt devant mes lèvres.

— Tu sais, me dit-il, je ne suis pas comme tout le monde. Petit, je courais les bois pour parler avec les animaux. Je pouvais faire parler toute la forêt. À dix ans, contrairement aux autres, moi je demandai à servir la messe juste pour le plaisir d'être près de notre Créateur. Je te dis tout cela pour que tu te rendes compte que tu n'es pas obligée de te confesser à moi. Tu es libre, Gabrielle.

C'est vrai qu'il n'est pas comme les autres. N'importe qui m'aurait parlé de se confesser à lui, je lui aurais ri au nez. Roch est différent. Je ressens comme le besoin de m'en remettre à lui, de lui accorder toute ma confiance. Que fait-il ici ?

— Je t'ai entendu parler hier contre le tabagisme, est-ce une lutte que tu comptes mener ?

— À plein-temps ! Tu vois, autrefois je pouvais fumer deux paquets par jour, jusqu'à ce que je fasse une hémorragie abdominale. Aujourd'hui je suis heureux d'en avoir fini avec le tabac et je veux faire partager cette délivrance à ceux qui en sont encore prisonniers. Bien sûr, ce n'est pas une mission grandiose comme de répandre la Bonne Parole dans les pays d'Afrique ou autres, mais, comme on dit, ce sont les petits

cours d'eau qui font les grands fleuves. Je sais que tu peux me comprendre puisque tu as toi-même abandonné un ouvrage parce qu'il entraînait en contradiction avec tes idées.

— Pour tout te dire, il faut aussi avouer qu'autrement j'aurais été congédiée, car, vois-tu, en plus du reste, j'avais commencé à faire comprendre aux autres filles qu'il serait bon de monter un syndicat.

— Il n'y en avait pas ?

— Pas à cette époque en tout cas.

— C'était comment, là-bas ?

— Comment t'expliquer ?... Je suis arrivée à Paris, mes valises à bout de bras, en débarquant sur le quai de la gare d'Austerlitz. Rappelle-toi que je venais de casser avec mon fiancé, je ne ressentais aucune émotion à me trouver à Paris. Pressée d'arriver au terme de ce voyage éprouvant, sitôt sortie de la gare, j'ai hélé un taxi et me suis fait conduire directement à Neuilly. Le soir, enfermée dans ma chambrette de la résidence des infirmières, j'ai dû pleurer toutes les larmes de mon corps. Suffisamment en tout cas pour parvenir à me reprendre assez en main pour être capable d'affronter le lendemain. Même si je n'avais plus le goût de vivre, il fallait bien survivre. Puis le boulot a commencé. J'ai accepté de travailler sur un département sur lequel, en temps ordinaire, j'aurais refusé d'aller.

— Quel département ?

— En médecine générale.

— Combien de temps as-tu travaillé là ?

— Au moins sept mois. Tout ce que je voulais, c'était de gagner un revenu qui me permettrait de voyager pour essayer d'oublier. Avec le temps j'ai commencé à sortir un peu : Saint-Germain, le boulevard Saint-Michel, Montparnasse. Je m'attablais devant une sole meunière, un morceau de camembert, un carafon de vin et j'essayais de rassembler les morceaux déchirés de mon cœur ; je regardais passer le flot anonyme des Parisiens.

— On dirait que t'as pas de misère à t'adapter aux nouvelles situations.

— C'est vrai que je m'adapte facilement et j'aime le monde également.

— As-tu réussi à oublier ta peine d'amour ?

— Je me laissais absorber par le train-train de mon emploi du temps : six jours de travail de douze heures et quatre jours de congé. Je passais la plupart de ces derniers à tourner en rond dans ma chambrette en essayant d'oublier. J'ignore comment cela s'est produit, mais je me suis mise à haïr Pierre – il s'appelait Pierre – avec la même force que je l'avais aimé. À tel point que j'en suis venue à souhaiter qu'il meure. Puis de là, à envisager son assassinat. Crois-moi ou pas, à force d'imaginer toutes les façons possibles de faire disparaître mon vice-consul, j'ai repris peu à peu goût à l'existence. Mais ce qui m'a sauvée réellement, et ça, je crois que tu vas me comprendre, ce fut, pendant la nuit, dans un songe, la visite d'un être de lumière. D'une stature très imposante, il se tenait debout face à moi. Me sentant toute petite, j'étais émerveillée par sa majestueuse prestance. Vêtu d'une ample tunique immaculée, il me tendait les bras et je ressentais un calme indéfinissable. Mon âme baignait de réconfort. Me disant qu'avec lui je serais bien à tout jamais, je voulus aller vers cet être mais, dès que j'ai eu fait un geste, il s'est évanoui dans la nuit. Au fil des années, il est resté dans mon esprit comme le remède unique à mes tourments.

— Je te comprends, très bien même. Tout à l'heure je te raconterai quelque chose de semblable. Mais continue, c'est intéressant.

Je lui souris. C'est la première fois que je me confie aussi totalement. Surtout à quelqu'un dont, il y a deux jours, j'ignorais totalement l'existence. Pour lui je continue.

— À partir de ce songe, j'ai récupéré, puis, abandonnant ma fixation, j'ai décidé de vivre et j'ai commencé par l'acquisition d'un *Guide Michelin*. À compter de ce moment-là, mêlant les amusantes Folies Bergère, la richesse artistique du Louvre, la grandeur de l'Arc de Triomphe, les balades romantiques sur les bords de la Seine, le surfait des Champs-Élysées, les frissons du bois de Boulogne, l'extase mystique lors d'un concert d'orgues à Notre-Dame, j'ai découvert quelques-unes des innombrables facettes de Paris. Puis j'ai étendu mon aire de visite à Versailles, je me suis enthousiasmée pour le château de Louis XIV. Il y a eu aussi la cathédrale de Chartres ; là encore, ce fut l'extase. La lumière revenait.